Document généré le 29 avr. 2024 03:12

Liaison

Le vert me va mieux que le rouge
Pierre Arpin va au-delà de la représentation immédiate

Barbara Séguin

Numéro 49, novembre 1988

URI : https://id.erudit.org/iderudit/43053ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Séguin, B. (1988). Le vert me va mieux que le rouge : pierre Arpin va au-delà de la représentation immédiate. *Liaison*, (49), 4–5.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le vert me va mieux que le rouge

Pierre Arpin va au-delà de la représentation immédiate

par Barbara Séguin

Son outil est le visuel, son expression se fait du bout des doigts. Pour lui, le rôle de l'artiste est d'utiliser subtilement une forme de satire ou d'humour qui remet en question les acquis d'une société, et ce, afin que les gens se rendent compte qu'il y a autre chose que la représentation immédiate. Pas étonnant qu'on découvre, sous la surface des œuvres de Pierre Arpin, une façon différente de penser.

Pierre Arpin
Photo : Roger Arpin

Pierre Arpin a un goût marqué pour l'autoportrait et cela lui permet de proposer une interrogation au niveau de la sexualité masculine, de l'homme comme tel. Un autoportrait de lui en caleçon et camisole provoque d'ailleurs chez la gent masculine une réaction d'insécurité face à ce type de représentation, si peu exploitée comparée à celle du nu féminin. Outre ses autoportraits de nu, il s'est même représenté comme la baronne de Rothschild, dans sa posture et dans sa robe, ne changeant que la toile de fond et la couleur de la toilette, originalement rouge mais devenue verte *parce que le vert me va mieux que le rouge*. Dans cet habit d'où émanent toute sa sensibilité et son originalité, Pierre Arpin affirme sans l'ombre d'un doute : *Ce que je peins c'est comment les autres me voient plus que ma propre réflexion*. Pierre Arpin ne veut pas choquer mais faire réfléchir. *On a souvent tendance à ne pas accepter la validité de la représentation comme telle*. Il interpelle la personne qui le regarde; ainsi, le spectateur doit définir d'après ses propres expériences le message véhiculé dans le tableau. Cette interprétation apporte à l'artiste une vision différente de celle qu'il possède déjà et lui fait constater des choses importantes quant à ses œuvres. Au fond, Pierre Arpin aimerait que ces toiles répondent à ce qu'un étranger pourrait ressentir.

La création nécessite un long cheminement pour parvenir à une bonne maîtrise du médium et ainsi rendre hommage au message que l'on veut transmettre visuellement. Pierre Arpin se sent aujourd'hui plus confortable avec le pinceau et la peinture à l'huile. Au début, c'était le dessin produit à partir de photographies. Mais il s'en est éloigné car c'était devenu trop facile et les sourires figés sur pellicules, d'une banalité extrême. *Je voulais tenter quelque chose de plus exaltant, autant au niveau de la technique que de la production.* Contrairement au dessin, la banalité de ses toiles lui importe peu; ce qui compte, c'est le fait qu'il se sente de plus en plus à l'aise avec la peinture. *C'est rare que je déchire ou détruis. J'apprends énormément des tableaux manqués, peut-être plus que des toiles réussies.*

De Plantagenet à Ottawa

Pierre Arpin dessine depuis son plus jeune âge. Dès que l'enfant a pu tenir entre ses doigts des crayons de couleur, ses parents (son père est photographe) l'ont incité à dessiner... sur les murs ou dans ses cahiers. En quatrième année, il s'amuse à reproduire des oiseaux de toutes sortes que son institutrice de l'époque, Gertrude McCormick, lui déniche dans des livres. Déménagé de Plantagenet à Ottawa, Pierre Arpin fait la concentration Arts à l'école secondaire De-La-Salle. Il garde un bon souvenir de Jean-Claude Bergeron, graveur, et de Louise Latrémouille, peintre-céramiste. Au cours de son séjour à De-La-Salle, le jeune artiste exécute une murale qui est toujours exposée dans la cafétéria de l'école. Il a de plus en plus le sentiment que la peinture deviendra une vocation.

En 1979, Pierre Arpin remporte une compétition nationale parrainée par la compagnie Bérol et la Canadian Society for Education Through Art, et reçoit une bourse lui permettant de s'inscrire à l'Université d'Ottawa. C'est là qu'il rencontre Jennifer Dickson, un professeur qui l'a marqué parce qu'elle l'a poussé à reconnaître une production picturale étrangère à la sienne. *Elle a cru et continue de croire en ce que je fais; elle m'encourage dans mes projets.*

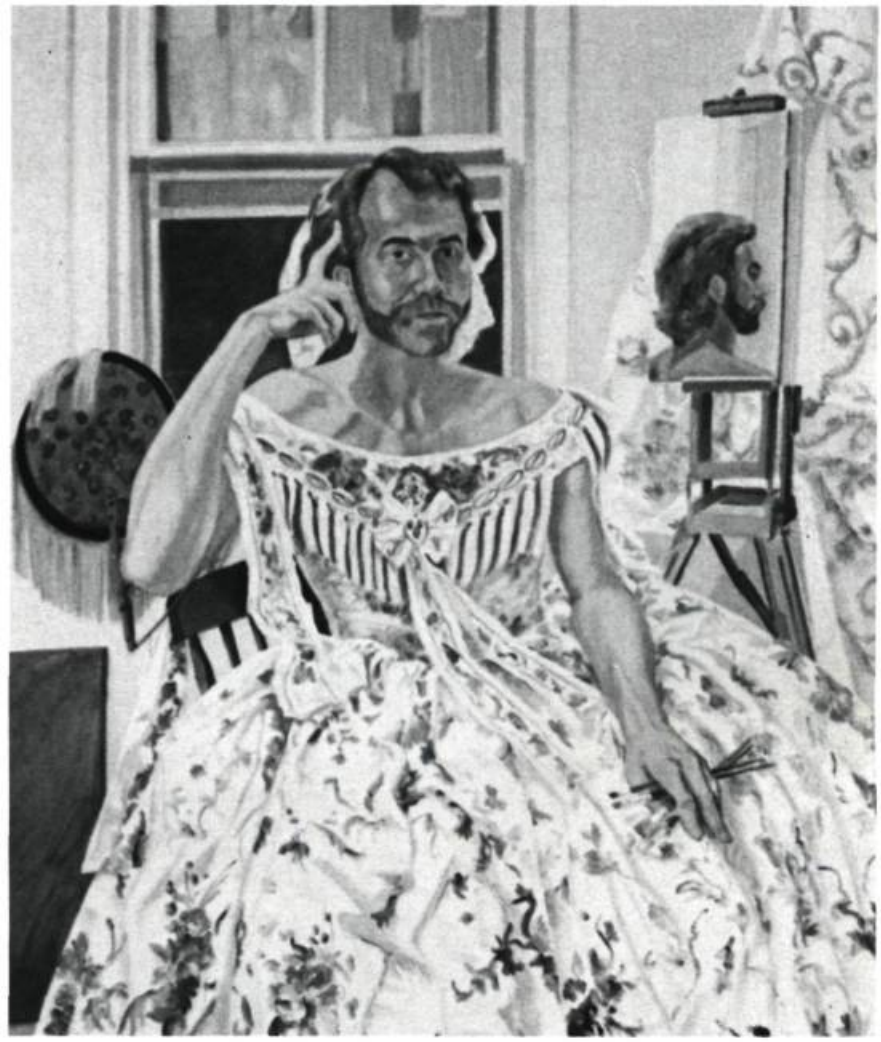
Au cours des dernières années, Pierre Arpin a arpenté les sept galeries du réseau Pro-Arts, ce qui a exigé de lui un nouveau rythme de production. En 1986, il exposait au Festival des arts d'Ottawa, puis participait au Symposium de la jeune peinture de Baie Saint-Paul, où il a produit un triptyque de grand format représentant trois photos de famille : l'une en 1917, l'autre en 1945 et la sienne en 1971. Au centre de chacune, une vignette de guerre vécue dans chaque époque. Trois tableaux choquants par la juxtaposition violence/paix : violence dégoulinante des vignettes, paix émanant des sourires figés des personnages. *Le thème était la paix, mais c'est bien beau de parler de paix quand on ne connaît pas la guerre.* Aux yeux de l'artiste, il était important d'établir le contraste entre son histoire personnelle et l'histoire mondiale, d'y apporter sa propre réflexion.

En 1987, Pierre Arpin frappe un nœud. Il est exlus de quatre expositions qu'il convoitait. Sur le coup, cela le rend un peu amer. *J'ai besoin de sentir que ce que je fais est valable.* Puis il ajoute, du même souffle, *mais je ne suis pas enclin à changer ma production pour répondre aux seules attentes critiques.* À 29 ans, l'artiste estime que la formation reçue à l'Université d'Ottawa ne lui a pas apporté tous les éléments nécessaires à son cheminement. Il aimerait travailler avec un peintre figuratif doté d'une solide expérience. Entre-temps, Pierre Arpin continue à travailler sur des formats réduits. *J'en suis très satisfait; j'obtiens une spontanéité et une liberté d'expression qui n'étaient pas évidentes auparavant.*

Politique culturelle

Autant Pierre Arpin aimerait consacrer tout son temps à la création, autant il reconnaît la nécessité de s'engager au sein de la communauté artistique. C'est pourquoi il a accepté de siéger au Conseil des arts d'Ottawa, organisme parapluie bilingue, en tant que représentant des arts visuels. *C'est curieux parce qu'il y a quelques années, je n'aurais pas cru pouvoir m'impliquer dans quelque chose dont l'intérêt me semblait être extérieur à la production même.* Le Conseil joue un rôle important au niveau de l'élaboration de la politique culturelle des gouvernements municipal et régional. À titre d'artiste, Pierre Arpin peut y apporter une compréhension du milieu créateur. *Il est essentiel qu'on s'implique pour que les gouvernements se rendent compte qu'il existe une communauté très active d'artistes qui souhaitent que toute nouvelle politique culturelle respecte leurs inquiétudes et leurs intérêts.*

Aussi pertinent que soit son engagement au sein du Conseil des arts d'Ottawa, Pierre Arpin aimerait se consacrer sept jours par semaine à son art. *Je crois que j'ai une discipline assez rigoureuse qui me permettrait de travailler chez moi toute la semaine sans problème.* C'est un peu ce qui se produira en janvier, non pas chez lui mais à la City and Guild of London Art School, où il séjournera pour un stage de six mois. Pierre Arpin organisera aussi un échange culturel avec La Haye, ville royale des Pays-Bas jumelée avec Ottawa. Une année 1989 qui s'annonce des plus effervescente.



Autoportrait de Mme Moitessier, huile sur panneau, 1988.

Barbara Séguin est étudiante à l'Université d'Ottawa et ancienne stagiaire à la revue *Liaison*.